

Nous nous plongerons, par le sentiment et par la pensée, dans ce bain salutaire ; et, teints ainsi du sang de celui que nous adorons, nous ne craindrons plus aucun péril, nous vivrons dans la paix de la conscience et dans la joie, et nous abandonnerons le soin de notre sort entre les mains de celui qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous.

Oui, grand Dieu, Père éternel, Dieu de toute consolation, fixez vos regards sur votre Christ, sur votre Fils expirant ; écoutez ses gémissemens et ses pleurs, c'est pour nous qu'il gémit ; voyez couler ses larmes, il ne les répand que pour obtenir grâce en notre faveur ; acceptez le sacrifice de ce sang qui jaillit de toutes les parties de son corps, et daignez en sa considération nous faire grâce. C'est là toute notre espérance : nous embrassons la croix, nous la baisons avec amour ; et, nous unissant étroitement au Dieu qui expire sur cet arbre de salut, nous vivrons en chrétiens, nous mourrons en prédestinés, et nous vivrons éternellement dans la société du Dieu crucifié, de qui seul nous avons à attendre l'immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGE.

Homo quidam habuit duos filios.

Un homme avait deux fils. (*Luc. xv, 11.*)

IL y a long-temps, mes Frères, que je vous fais entendre un langage triste et sévère ; il me semble que vous êtes tentés de vous plaindre et de me dire : Ministre du Seigneur, vous nous abreuvez du vin amer de la crainte et de la menace : *Potasti nos vino compunctionis* (1). Vous ne nous entretenez que du péché et des châtimens qu'il mérite ; vous ne déployez devant nous que les affreuses images du jugement et de l'enfer. Pendant que le tonnerre de la divine justice ne cesse de gronder à notre oreille, nos cœurs consternés et tremblans sont semblables à

(1) Psal. 115, 5.

une terre frappée de la foudre, qui s'ébranle jusque dans ses fondemens et s'entr'ouvre de toutes parts : *Commovisti terram, et conturbasti eam* (1). Ne songerez-vous jamais à nous consoler et à guérir les profondes blessures que vous nous avez faites ? *Sana contritiones ejus, quia commota est* (2). Eh bien, mes Frères, puisque nous avons parlé de l'infinie justice, parlons aujourd'hui de l'infinie miséricorde. Ce n'est pas à nous à la peindre : hélas ! pourrions-nous en donner une juste idée ? Mais elle a pris soin de se peindre elle-même, et vous allez la reconnaître aux traits sous lesquels elle se représente. Tantôt c'est un pasteur qui possède cent brebis qui lui sont chères ; une d'entr'elles s'égaré, il laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres pour courir après celle qui se perd ; il la poursuit à travers les ronces et les épines, les torrens et les précipices, jusqu'à ce qu'enfin il l'atteigne ; et alors il la charge sur ses épaules, il la reporte au bercail, il invite tous ses amis à se réjouir avec lui et leur dit : « Ne mettez aucune borne à votre joie ; car ma brebis était perdue, et je l'ai retrouvée. » Tantôt,

(1) Psal. lxx, 4. — (2) Ibid.

vous le savez, c'est une veuve qui a perdu une drachme précieuse, qui se donne mille mouvemens pour la retrouver, et se réjouit également avec ses amies de ce que ses recherches n'ont pas été inutiles. Mais entre les paraboles attendrissantes de l'Évangile, il n'en est aucune qui soit restée aussi profondément gravée dans la mémoire et dans le cœur des hommes que celle de l'Enfant prodigue. A ce seul mot, il n'est point d'entraîlles qui ne s'émeuvent, il n'est point de pécheur qui ne doive concevoir de l'espérance, quels que soient les désordres et les égaremens de sa vie. J'invite donc aujourd'hui les pécheurs à m'écouter avec une attention toute nouvelle ; je les exhorte à ne point se livrer à la crainte et à l'abattement qui a aussi ses dangers, à élever leurs esprits avec confiance vers le ciel, et à tout espérer, je ne dis pas seulement d'une clémence, mais d'un amour et d'une tendresse qui n'ont point de bornes. Ce sont les pécheurs qui sont l'objet spécial de l'amour de Dieu, et c'est ce qu'il va leur prouver lui-même en se peignant sous les traits de l'incomparable père de l'Enfant prodigue. Je vais donc vous

montrer ces deux choses, ô pécheurs : la première, que vos égaremens, quelque grands qu'ils aient été, n'ont pas surpassé ceux du Prodiges ; la seconde, que ces égaremens, quel qu'en ait pu être l'excès, vous seront pardonnés comme ceux du Prodiges, si vous imitez son repentir.

En un mot, égaremens de l'Enfant prodigues, histoire de vos égaremens : premier point. Retour de l'Enfant prodigues vers son père, modèle de votre retour vers Dieu : second point. Implorons les lumières de l'Esprit d'amour, etc.

Ah ! Seigneur, vous savez que la plupart des grands pécheurs périssent moins encore par l'attachement à leurs passions et l'endurcissement, que par la défiance de votre miséricorde et la crainte d'avoir trop péché pour trouver grâce devant vous. Daignez donc aujourd'hui parler par ma bouche et leur faire comprendre qu'il n'y a pas de peine irrémissible ici-bas, et que, quels que soient les crimes dont ceux qui se disent de vos enfans se soient rendus coupables, vous êtes toujours prêt à les recevoir en grâce, pourvu seulement qu'ils renoncent à leur

iniquité, et qu'ils viennent sincèrement déposer leur ingratitude à vos pieds.

O Vierge qui avez enfanté la miséricorde ! aidez-moi à en donner une juste idée à ceux qui m'écoutent ; que l'Esprit-Saint lui-même, par l'onction de sa grâce, leur fasse sentir vivement, ô mon Dieu ! quelle est l'étendue, l'immensité de votre clémence et de votre miséricorde, afin que ceux que la crainte n'a pu ramener retournent au plus tendre père, conduits par l'amour et le repentir. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Un homme avait deux fils. Admirons d'abord ici, mes Frères, la condescendance et l'infinie charité de notre Dieu. C'est de lui-même qu'il parle ; il avait droit de se nommer le souverain Etre, le Tout-Puissant, le Créateur du ciel et de la terre, le Roi des rois : ces titres et beaucoup d'autres encore pourraient lui convenir ; mais il sait que la grandeur et l'élévation effraient, qu'elles impriment plutôt la crainte que la confiance, et il veut nous attirer par l'amour. En conséquence,

il se présente à nous sous les traits d'un homme, pour que nous sachions qu'il en a pour nous le cœur et les entrailles : *Homo*.

Il veut même se perdre dans la foule des hommes, et il dit : Un homme, un certain homme : *Homo quidam*. Oh ! que ce langage convenait à Dieu, qui en effet, pour se rapprocher de nous, pour nous retirer de l'abîme, s'est revêtu de notre nature, s'est véritablement fait homme, et n'a voulu être distingué des autres hommes que par une bonté et un amour dont on ne trouve aucun exemple sur la terre : *Homo quidam*. Tout ce qui distingue ici cet homme qui est votre Dieu, c'est qu'il est père : *Un homme avait deux fils*. Pourquoi ce nombre de deux, mes Frères ? c'est que tous les enfans de Dieu, tous les véritables héritiers de son royaume se partagent en deux classes : ce sont tous ou des justes qui ont persévéré dans l'innocence baptismale, ou des pécheurs qui l'ont recouvrée par la pénitence. Tout le reste sera exclu de l'héritage de Dieu, et ne doit pas être compté parmi ses enfans : *Homo quidam habuit duos filios*. Le plus jeune de ces fils, *adolescentior ex illis*, est celui qui s'égare,

parce que la jeunesse est l'âge des passions ardentes et des grands écarts. Que fait ce jeune homme ? il se présente à son père, et lui dit : Donnez-moi la portion de mon héritage : *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit* (1). Ne perdez pas de vue un instant que ce jeune homme, fils du père de famille, est le pécheur ; et remarquez tout ce que ce petit nombre de mots qu'il prononce renferme tout à la fois d'indécence et d'injustice. D'abord, d'indécence : il ne parle pas à son père avec respect, mais avec hauteur ; il ne lui adresse pas une prière, mais il commande : *Da mihi*. Secondement, d'injustice : il prétend hériter de son père vivant, il envisage déjà la succession comme ouverte, et il dit : Donnez-moi la part qui me revient : *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit*. Je dis, mes Frères, que cette irrévérence et cette injustice sont des traits auxquels tout pécheur doit se reconnaître. Connaissez-vous en effet quelqu'un de ces pécheurs qui prie le Seigneur, qui lui demande avec soumission ce qui est nécessaire à ses besoins, ou ce qui

(1) Luc. xv, 12.

est capable d'arrêter la fougue de ses désirs ? non, jamais : le pécheur prétend ravir de force, et malgré Dieu même, ce qui est propre à satisfaire ses goûts ; il veut parvenir à la même élévation que celui-ci, jouir des mêmes richesses que celui-là ; si Dieu ne lui en donne pas les moyens, il éclate en murmures contre lui : Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas traité aussi favorablement que les autres ? pourquoi n'ai-je pas les mêmes talents que tant d'autres ? pourquoi me refuse-t-il les mêmes ressources, les mêmes succès ? pourquoi ne me donne-t-il pas ma portion de biens ? *Da mihi portionem.* Il ne dit pas même : Mon père ; mais : Donnez-moi : *Da mihi.*

L'injustice n'est pas moins remarquable dans les dispositions de son cœur que dans ce langage de sa bouche. Il oublie que le Père céleste est toujours vivant, que ses droits subsistent à jamais, qu'il lui est impossible à lui-même de s'en dessaisir, que ce qu'il donne continue encore de lui appartenir, que lui seul en a la propriété, et qu'il n'en permet que la jouissance aux créatures, aux conditions qu'il lui plaît, et que, quand

il a marqué la limite de leurs droits, cette limite est sacrée et ne doit jamais être dépassée. Bien loin de là, le pécheur regarde tout ce qu'il a reçu de son Dieu comme des biens qui lui appartiennent, et dont il peut disposer avec une entière indépendance : *Da mihi.* Grand Dieu, dit-il dans son cœur, si toutefois il daigne parler à Dieu, j'ai un esprit intelligent, il est fait pour penser ce qu'il me plaît ; je veux croire ce qui est vraisemblable et vrai, ou ce qu'il me paraît bon d'adopter comme tel. Otez-moi ce joug de la foi qui pèse sur mon esprit, que je sois libre de ne croire et de ne penser que ce que je veux : *Da mihi.* J'ai un cœur sensible ; mon bien-être dépend des désirs, des sentimens, des sensations qu'il me procure ; ce cœur m'appartient, je prétends lui donner cette liberté que votre loi lui refuse ; ôtez cette loi, et que je puisse jouir de mon indépendance : *Da mihi.* J'ai des sens ; ils contribuent en différentes manières à mon bonheur, mais pourvu que j'en puisse user comme il me plaît. Pourquoi n'aurais-je pas ce droit ? *Da mihi.* Je suis environné d'objets qui peuvent me satisfaire en mille manières

diverses , pourvu que j'en use à mon gré. Pourquoi ne le ferais-je point , puisque mon bien-être en dépend ? *Da mihi.* Tel est le langage de ceux qui se révoltent contre la loi du Seigneur ; c'est au moins celui de leur cœur , et nous connaissons aujourd'hui ces grandes maximes : que l'homme naît libre et indépendant , qu'il est dans les mains de son propre conseil , et que , pourvu qu'il ne fasse point tort à ses semblables , il est le maître d'agir comme il lui plaît : *Da mihi.* Que répond ce bon père à une demande si injuste et si audacieuse ? s'irrite-t-il et répond-il par des reproches ? Non , mes Frères , il condescend aux désirs d'un fils si ingrat et si rebelle , il partage son bien entre ses deux enfans : *Et divisit illis substantiam.* L'un a pour son partage les délices de la maison paternelle , et jouit de la présence et de tous les bienfaits d'un père tendrement chéri ; il s'entretient avec lui , il s'assied à sa table ; c'en est assez pour son bonheur. L'autre veut des biens qu'il puisse transporter ailleurs ; l'or et l'argent seront son partage. Chacun reçoit ce qu'il a désiré : *Divisit illis substantiam.* Or , mes Frères , ce

partage plus effrayant qu'on ne pense se fait tous les jours parmi nous , sans qu'on y prenne garde. Dieu a des biens de deux sortes , ceux du temps et ceux de l'éternité , ceux de la nature et ceux de la grâce , ceux qui satisfont nos penchans pour un temps et ceux qui nous procurent un bonheur qui ne finira jamais , des biens qui sont saints et des biens qui sont profanes ; chacun choisit et souvent obtient ce qu'il demande. L'un met tout son bonheur à habiter la maison de son Dieu , à entourer ses autels , à chanter de pieux cantiques en son honneur , à se nourrir de la parole sainte et de la substance même de son Dieu ; il obtient ce qu'il demande. L'autre veut les richesses de la terre , les honneurs et les dignités , les talens qui brillent aux yeux des hommes , la beauté et la force du corps , une longue vie ; et souvent Dieu , dans sa colère , exauce ces vœux : *Divisit illis substantiam.* Le jeune homme n'a pas plus tôt obtenu ce qu'il demandait , qu'il s'occupe uniquement à rassembler avec un soin avide et avare tout ce que son père lui donne. Il n'emploie à ce soin qu'un petit nombre de jours : *Non post*

multos dies, congregatis omnibus (1). Il se précipite sur les effets de la libéralité paternelle comme sur une proie ; il s'approprie tout à lui-même, ne rend pas même grâce à ce père qui a été si généreux à son égard, ne lui offre pas même un tribut de reconnaissance, ne fait pas le moindre présent à ce frère à qui il devait tant d'estime et d'amitié, ne donne rien non plus aux serviteurs de son père qui lui ont prodigué leurs soins et leurs services ; non, tout est pour lui ; il rassemble tout ce qu'il vient de recevoir de la bonté paternelle : *Congregatis omnibus*. Vous voilà donc, mon cher Auditeur, c'est-à-dire, vous, jeune homme, vous qui, entraîné par les voies du siècle, avez oublié votre Dieu. Il vous a peut-être accordé de grands talens ; peut-être avez-vous l'esprit plus éclairé que tout autre, le cœur plus sensible, plus généreux, plus porté à la vertu ; peut-être avez-vous mille moyens de succès dans le monde, et en profitez-vous tous les jours : mais vous n'en avez pas encore témoigné la moindre reconnaissance à Dieu ; vous voyez briller chaque jour son

(1) Luc. xv, 13.

soleil, sans le remercier de ce qu'il le fait luire pour vous ; vous prenez le repos de la nuit, sans le bénir de ce qu'il daignera vous protéger quand vous serez livré au sommeil : tous ces talens, vous les rassemblez, vous vous les attribuez à vous-même, vous les contemplez avec une orgueilleuse satisfaction, vous vous en croyez l'auteur, et vous ne les faites servir en rien à la gloire de celui qui vous les a donnés ; peut-être même sont-ils une arme dont vous vous servez contre lui : *Congregatis omnibus*. Quand il a ainsi satisfait son avarice, il part sans prendre congé de son père, sans lui adresser un dernier adieu ; il veut perdre de vue cette maison qui lui est devenue odieuse, quoiqu'il y ait passé ses premières années d'une manière si douce ; il s'éloigne autant qu'il le peut, et s'en va dans une région lointaine, pour chercher le bonheur auquel il aspire : *Peregrè profectus est in regionem* (1). Oh ! que cette image nous représente bien l'âme infidèle à son Dieu ; cette âme qui jouissait des délices de la vertu dans cette vraie maison paternelle, dans l'Eglise du Seigneur ! Elle a fui, et

(1) Luc. xv, 13.

s'est éloignée sans demander à son Dieu qu'il la protégéât dans les routes nouvelles où elle allait s'engager. Il ne s'agit point ici d'une distance que mesurent les yeux, mais d'une distance qui sépare les âmes les unes des autres. Deux frères qui habitent sous le même toit, deux sœurs qui sont assises l'une à côté de l'autre dans le même logis, sont peut-être séparés par un intervalle immense; que sais-je? par des terres, par des fleuves, par un océan, par un chaos tout entier. L'un est habitant du ciel par ses pensées et par ses désirs; l'autre rampe sur la terre, et peut être regardé comme plongé au sein des enfers. L'un est habitant de la Jérusalem sainte; l'autre, de la Babylone profane. Celui-ci vit sous l'empire de Dieu; celui-là, sous l'empire de Satan son ennemi. Ce que celui-ci aime, celui-là le hait. Il ne peut y avoir de distance plus grande, de séparation plus marquée entre deux cœurs: *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* Mais quelle est cette région éloignée où se retire le pécheur? Pour l'un, c'est l'hérésie, cette fausse église dans laquelle il se jette après être sorti de la

maison de la véritable Eglise du Sauveur, qui est sa mère. Pour l'autre, c'est l'incrédulité, c'est l'impiété déclarée, qu'il professe aujourd'hui après avoir confessé jadis les vérités de notre foi. Pour tous, c'est le monde. La voilà cette région si éloignée de Dieu, que la grâce n'éclaire pas, ou qu'elle visite rarement; où se trouvent encore quelques âmes justes qui conservent l'union avec le ciel, mais où la foule se perd et est réprouvée d'avance: *Profectus est.* Là, il dissipe tous les biens qu'il a reçus de la générosité de son père, il les dissipe en désordres et en excès: *Et ibi dissipavit substantiam suam.* Oh! qui comprendra quels sont ces biens que dissipe le pécheur, lorsqu'il s'est livré aux maximes du monde, et qu'il s'est éloigné des instructions qu'il reçoit dans la maison paternelle? Le premier trésor que l'on perd, c'est celui de l'innocence baptismale, bien plus précieux que tous les autres; toutes les vertus infuses, toutes les vertus acquises, tout cela est dissipé presque en un instant. On perd et l'amour de son Dieu, et l'espérance des biens éternels, et la foi même: on ne connaît plus

de vérités certaines, on ne tient plus à rien; on ignore où l'on va; nulle consolation dans les maux de la vie, nul guide, nulle règle dans les voies où l'on s'égaré: *Dissipavit*. On perd les biens de la nature: souvent, au sein de l'oisiveté et de la mollesse, l'esprit s'éteint, le caractère s'affaiblit, et l'on perd tout sentiment noble et généreux; on n'est qu'un être dégradé et inutile. On perd les biens mêmes de la fortune: combien de prodiges, à l'imitation de celui que nous dépeint l'Évangile, détruisent leur propre héritage, et, pour satisfaire leurs goûts déréglés, se réduisent à une extrême détresse! *Dissipavit*.

Alors, qu'arriva-t-il? *Postquam omnia consummasset* (1), quand il ne lui reste plus de ressources, une grande famine se fait sentir dans cette région: *Facta est fames valida* (2). O la profonde parole, et que l'on reconnaît bien que c'est Dieu qui l'a prononcée! car il n'est donné qu'à lui seul d'exprimer en si peu de mots des pensées si grandes. Cette région, comme nous l'avons dit, c'est le monde; or c'est dans cette ré-

(1) Luc. xv, 14. — (2) Ibid.

gion, mes Frères, qu'il règne une éternelle famine: *Facta est fames valida*. C'est là que tous les esprits, tous les cœurs sont affamés, et ne trouvent aucune ressource. Je rencontre au milieu du monde un de ces hommes qui courent dans la voie des richesses; il n'a pas le temps de s'arrêter. Je l'interroge toutefois, et je lui dis: «Où courez-vous? — Je cours à la fortune. — Mais quoi! manque-t-il quelque chose à vos besoins? n'êtes-vous pas déjà plus riche que vos pères? — Ah! ce que je possède n'est rien: voyez tous ces hommes opulents qui sont devant moi; leurs brillans équipages, leurs magnifiques palais et ce nombreux domestique qui les suit. Pourquoi ne jouirais-je pas de ce dont ils jouissent?» C'est un affamé. J'aperçois cet autre qui se précipite dans une autre route avec plus d'ardeur encore, je remarque un feu brûlant dans ses yeux; il me paraît plein de sollicitudes, consumé d'ardeur et de désir: «Qu'avez-vous, lui dis-je, et où courez-vous? — Je vais aux honneurs, aux dignités, à la gloire. — Mais déjà vous tenez un rang distingué parmi vos semblables; que ne vous en contentez-vous?